

cas, que les Soviétiques disposent de troupes et d'armes en quantités illimitées ? Moscou ne cherche pas, bien au contraire, à étendre son hégémonie, mais plutôt à éliminer tout ce qui risque encore de l'empêcher de maintenir son emprise et son influence. C'est dans cette perspective que l'URSS a interprété les crises qui avaient éclaté en Pologne et en Afghanistan.

En dépit des nouvelles tensions des cinq dernières années, les affrontements demeurent limités, car ni l'un ni l'autre opposant n'a osé transgresser ce que le second percevait comme étant les limites de sa zone vitale. Ainsi donc, le cordon sanitaire reste en place en Europe de l'Est, si fragile qu'il puisse être. Les Coréens ont appris à coexister. La Chine a pris soin de ne s'allier à aucun des adversaires. Un statu quo précaire subsiste au Moyen-Orient, où l'URSS a des intérêts importants et où elle se doit donc d'empêcher toute situation de se produire qui pourrait l'obliger à intervenir *manu militari*. L'aide que les Soviétiques accordent à Cuba et au Nicaragua est dosée d'après une évaluation précise de ce que les États-Unis considéreraient comme étant des menaces pour leur sécurité, et l'aide qu'ils offrent à leurs alliés africains n'a pas entraîné de changements politiques marqués sur le continent noir. On continue de respecter les seuils imposés par les accords SALT, bien que l'heure approche où chaque camp pourrait croire que ses intérêts vitaux sont menacés par la capacité présumée de l'autre de porter le premier coup. Cependant, la capacité de la "première frappe" est une abstraction que les stratèges et d'autres encore manipulent souvent à leur guise pour justifier l'apparition de nouvelles armes et de nouveaux concepts de défense. Aucun chef politique ne recourrait à cette capacité à moins que la crise ait pris des proportions la rendant impossible à maîtriser. Mais pour en arriver là, il faudrait que les erreurs de calcul, la méfiance et la peur soient très marquées, et c'est ainsi que nous en venons à étudier la question des perceptions.

DES PERCEPTIONS DIVERGENTES

Les affrontements sont fondés sur un certain nombre de perceptions qui sont exactes sans l'ombre d'un doute. Mentionnons-en quelques-unes ici : les États-Unis et l'URSS sont des rivaux naturels à cause de leur taille, de leur puissance et de leur influence, indépendamment de leurs idéologies opposées; chaque pays met en doute la légitimité politique de l'autre; et enfin, la technologie moderne a donné à cette rivalité des proportions mondiales.

À mon avis, on erre principalement quand on dit craindre que l'"impérialisme", d'une part, ou le "communisme", d'autre part, soit destiné en quelque sorte à s'étendre aux dépens de l'autre. Pendant

la crise polonaise en 1980-1981, des éditoriaux de la *Pravda* soutenaient qu'elle avait été causée et fomentée par l'"impérialisme" occidental qui espérait ainsi miner le "camp socialiste". L'ancien président des États-Unis, M. Richard Nixon, a exprimé récemment une opinion semblable quand il a dit : "Quand on s'interroge sur les motifs d'affrontement entre les deux pays, il faut s'arrêter sur la politique soviétique qui consiste à soutenir les mouvements révolutionnaires luttant contre des gouvernements non communistes dans le tiers-monde; c'est là la question la plus difficile à résoudre et l'élément potentiellement le plus dangereux de l'équation."⁸ Le 24 octobre 1985, le Président Reagan faisait devant l'Assemblée générale la déclaration suivante : "Tous ces conflits ont une caractéristique commune : ils résultent d'une idéologie imposée de l'extérieur, divisant les nations et créant des régimes qui sont en guerre avec le peuple, dès le jour où ils prennent le pouvoir ou presque. Et dans chaque cas, la guerre marxiste-léniniste contre le peuple finit par dégénérer en guerre contre les pays voisins."

La philosophie soviétique repose sur une doctrine, bien qu'elle soit depuis longtemps assez souple pour prendre en compte la nécessité de "coexister en paix", surtout à l'ère nucléaire. La thèse centrale implique que les États-Unis, en tant que principale puissance "impérialiste", sont condamnés à commettre des actes qui mèneront à des conflits et à la guerre. Heureusement, le "camp socialiste" est maintenant assez fort pour repousser toute attaque contre les pays du Pacte de Varsovie et pour dissuader quiconque de déclencher une guerre nucléaire. Le point de vue parallèle en Occident est que l'URSS "exporte" la révolution qui, une fois implantée à destination, sert uniquement les intérêts soviétiques et constitue par définition une menace pour d'autres pays, tout particulièrement les alliés des États-Unis. Cette conviction justifie également l'intervention militaire, le cas échéant. Les partisans de cette thèse, dans le cas du Nicaragua, oublient souvent la dynamique d'une relation avec les États-Unis qui a aidé à garantir l'issue même que le gouvernement américain voulait éviter : une dépendance de plus en plus étroite par rapport à des pays qu'on peut désigner comme étant des États "révolutionnaires".

Chaque camp perçoit donc le monde dans une perspective qui laisse peu de place à la complexité et à l'ambiguïté. Dans la pratique, le marxisme-léninisme peut sembler avoir peu de rapport avec la théorie (en Chine, par exemple), mais il offre tout de même un cadre pour interpréter la politique mondiale. L'opinion occidentale n'est fort heureusement assujettie à aucune autorité orthodoxe. Il existe malgré tout une opinion que peuvent facilement soulever ceux qui affirment connaître "la